

Les effets du mythe de l'androgynisme sur la correspondance de Madame du Deffand à Voltaire / Carmen Boustani. — Extrait de : *Revue des lettres et de traduction*. — N° 3 (1997), pp. 87-100.

I. lettres (genre littéraire). II. Art d'écrire. III. Hermaphrodites. IV. Voltaire, 1694-1778. V. Du Deffand, Marie de Vichy Chamrond, marquise, 1697-1780.

PER L1037 / FL70588P

LES EFFETS DU MYTHE DE L'ANDROGYNE SUR LA CORRESPONDANCE DE MADAME DU DEFFAND A VOLTAIRE*

Carmen BOUSTANI
Université Libanaise (Beyrouth)

Dans ce rapport à soi où le partenaire est posé comme «mon seul public», il n'est pas surprenant que la lettre ait trouvé sa pleine expansion dans la complicité physique et culturelle du sujet écrivant à son destinataire. L'échange épistolaire serait la tentative de réaliser l'équivalent de cette dualité fondatrice? La correspondance devient alors l'objet d'une quête qui ne diffère pas de la bisexualité et qui cultive sur le plan métaphorique l'image primitive de l'androgynie, être à la fois mâle et femelle, tel qu'il est décrit par Aristophane dans *Le Banquet de Platon*. Quand cette union, du masculin et du féminin a lieu, l'esprit est fertilisé et peut faire usage de toutes ses facultés. Comment se traduit donc dans la correspondance de Madame Du Deffand à Voltaire la différence des sexes? Dans quelle mesure cet échange d'une spontanéité infinie serait-il affecté par le sexe du destinataire? Tout se passe comme si à l'intérieur de ces lettres, il ne s'agit pas uniquement de la nature bisexuée de chaque être écrivant, mais de la fusion dans l'espace épistolaire, des sexes apparents des acteurs de cette correspondance, de sorte que ces deux forces du masculin et du féminin dominant dans leur geste simultané d'écrire.

S'il fallait montrer dans cette correspondance quelque chose de l'écriture androgynie, commençons tout d'abord par la situer. Cette

* Cet article est inspiré de mon texte «La bisexualité dans la correspondance de Madame Du Deffand à Voltaire», préparé pour le congrès international «La lettre au XVIII^e siècle et ses avatars», Université de York, Toronto, Mai 1993.

longue correspondance qui s'étend sur une vingtaine d'années (1759-1778), est considérée comme un titre précieux dans la littérature du dix-huitième siècle. D'un côté, elle est une revanche de Madame Du Deffand sur d'Alembert et sur ceux qui lui ont préféré Julie de Lespinasse, lorsque celle-ci a quitté le salon rouge et or de la rue Saint-Dominique. Et de l'autre, elle est un moyen qui facilite à Voltaire les contacts privilégiés avec la vieille aristocratie française à laquelle il était attentif. Or, cet échange épistolaire n'est pas dû uniquement à se servir de l'autre, il se base surtout sur le plaisir d'entretenir une vieille amitié, relation particulière qui justifie notre étude.

L'analyse de cette correspondance s'oppose à la volonté de Voltaire qui a toujours manifesté son mécontentement à la publication des lettres, ces «riens de société». Dans son essai, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, Geneviève Haroche-Bouzinac souligne à ce sujet la plainte de Voltaire à Madame du Deffand. «*Il ne faut pas imprimer tout ce qu'on a écrit de pauvres auteurs, mais seulement ce qui peut à toute force être digne de la postérité*¹».

Pour aborder cette correspondance, nous ne pouvons ignorer que la pratique de la lecture change d'une époque à une autre, influencée par le savoir dominant. Nous avons été marqués par la pensée de Freud et de Lacan, de Blanchot et de Derrida dont les discours ont rendu possible le discours féminin. Aujourd'hui nous symbolisons à partir du féminin et nous posons le problème d'une écriture androgyne. Notre lecture des lettres de Madame Du Deffand à Voltaire révèle «*une âme extraordinaire d'homme intelligent, de femme amoureuse*»² que nous définissons par une identité mâle-femelle ou femelle-mâle, autrement dit par une identité androgyne qui représente ainsi la bisexualité à l'intérieur de l'espace textuel. Nous considérons ces deux termes androgynie et bisexualité comme homonymes étant donné qu'il s'agit de l'identité de l'écriture. Il est donc convenable que ces lettres

(1) Cité par Geneviève Haroche-Bouzinac, *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, Paris, Klincksieck, 1992, P.17.

(2) Colette, Oeuvres, "Le miroir" in *Les vrilles de la vigne*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, T1, 1984, P. 1032.

représentent un mélange de marqueurs du féminin et du masculin sans doute indissociables au sein des combinaisons d'écriture intertextuelle. Ces missives sont la synthèse de deux natures qui représentent deux caractères à la fois: le charme qui sied à une femme et la virilité à un homme.

Dans le cadre de cette hypothèse, nous pouvons comparer l'écriture bisexuée des lettres de Madame Du Deffand à Voltaire à la statue de Vénus à Chypre que Macrobe décrit dans ses *Saturnales*, en un corps barbu mis en costume féminin, et l'on pense que cette statue est à la fois mâle et femelle. Le mythe n'est plus alors un mot désignant un grand principe unificateur mais un dédoublement qui permet une prise de conscience nécessaire marquant la spécificité de chaque sexe.

Nous remarquons au fil de notre lecture que le geste d'écrire de Madame Du Deffand est un geste essentiel qui suscite l'autre, celui qui devrait vivre dans le texte épistolaire afin qu'il se métamorphose en «nous». L'écriture de cette correspondance devient alors un échange bisexuel: l'un passe à l'autre. Il s'agit en effet, d'une rencontre par l'écriture qui provoque une duplication réciproque évidemment fantasmatique. D'un côté, homme-femme-Voltaire, et de l'autre femme-homme-Du Deffand. L'écriture passe alors par le corps de l'homme et de la femme qui écrivent. Bien que le lieu où débute cet acte ne soit pas le même, il y a une complémentarité sexuelle dans ce dialogue mâle/femelle.

Dans cette approche intellectuelle de l'androgynat, le bisexuel conserve le primat du phallus. Or, dans les lettres de Madame Du Deffand, l'appel vers le masculin est désirant. Madame Du Deffand considère Voltaire comme un homme/dieu. «Je vous prie d'être persuadé qu'il n'y a que vous que j'adore, tout le reste sont des faux-dieux³». Elle écrit d'emblée à Voltaire qu'il est son tuteur et son gouverneur. Elle se pâme d'admiration devant ses «leçons». Une soumission totale au sexe fort dans sa lettre du 10 avril 1768: «Et

(3) Madame Du Deffand, *Cher Voltaire*, lettre à Voltaire 7 mars 1764, éditions Des femmes, 1987, p. 132.

appartient-il à une vieille Sibylle, renfermée dans sa cellule, assise dans un tonneau, d'interroger et de fatiguer l'Apollon, le philosophe, enfin le seul homme de ce siècle⁴». La Marquise reste dans notre imaginaire une image immobile dans "son tonneau" , avec l'admiration totale qu'elle portait pour le philosophe du siècle des lumières qu'elle qualifie d'Apollon, ce qui veut dire "dieu solaire" traversant les cieux sur un char éblouissant. Il n'est assimilé à aucun autre dieu, il reste lui-même, unique, sans pareil. La mention de Sibylle fait penser à la Sibylle de Delphes qui prophétisait au nom d'Apollon. Madame Du Deffand donne crédit à l'image de l'autre sexe que chacun chacune porte en soi et que pour sa part, elle trouve en Voltaire.

le «Je» du discours épistolaire échangé entre Madame Du Deffand et Voltaire est pluriel. Il englobe la quasi totalité de leur vie qui se ressemble sur plusieurs points. Ils se sont formés à l'art et à la littérature du «Grand Siècle». Ils ont aimé la société de la Régence. Nous n'aurons qu'à citer leurs positions intellectuelles, leurs peines, leur goût commun, et les éléments aussi subjectifs que la cécité, les traits d'esprit, l'amitié amoureuse qui sont justifiables du «nous».

«Nous», non pas un plus un, mais un Du Deffand/Voltaire, similitude dans la différence qui rappelle la complémentaire dans l'androgynat. En eux, il y a la différence des sexes, des caractères mais absolument les mêmes conceptions intellectuelles, les mêmes sympathies et antipathies pour les gens. *«Je n'ai ni votre érudition, ni vos lumières, mais nos opinions n'en sont pas moins conformes aux vôtres⁵*». Dans leur analyse de cette correspondance, Isabelle et Jean-Louis Vissière voient que: *«Chacun contemple en l'autre son propre reflet, comme dans un miroir. Correspondance! Jamais le terme n'a mieux convenu à un commerce épistolaire: ils correspondent parce qu'ils se correspondent, leurs lettres sont de beaux chants alternés. Ils se ressemblent⁶*».

(4) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire 10 avril 1768, p. 40.

(5) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire 14 janvier 1766, p. 196.

(6) Madame Du Deffand..., p. 20.

Unis par une épistolarité qui s'étend sur toute une vie, ce couple s'écrit parce qu'il veut s'écrire. Un désir d'échange où chacun se complait à vivre en commun avec l'autre par le biais de l'écriture. Nous pouvons qualifier leur correspondance «d'Androgynotexte», expression empruntée à Serge Doubrovsky dans son analyse de *La Nausée* de Sartre.

Cette association féminin/masculin, nous place face au mythe de complémentarité des contraires qui risque à la mort de Voltaire de se dégrader en mythe des frères ennemis. D'ailleurs, Madame Du Deffand déclare à Horace Walpole que la correspondance de Voltaire ne tenait pas une place importante dans sa vie. «*Je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi, c'était une fatigue que je me suis épargnée*⁷». L'on se demande si dans ce ton réside toute la vérité.

Les lettres de Madame Du Deffand à Voltaire sont une expérience du moi qui cherche dans l'écriture une affirmation masculine. Elles traduisent le désir de Madame Du Deffand qui veut transcender l'exclusion dont elle était victime en tant que femme. Dans sa correspondance, elle se projette en homme et endosse l'armature virile en s'occupant des événements politiques et philosophiques de son époque. Elle donne aussi son avis sur le conflit compliqué de la guerre de sept ans qui prend un tour défavorable pour les français. Elle a ses propres idées sur la nomination de Choiseul au Ministère des Affaires Etrangères ou sur la politique du Contrôleur Général qui menace les privilèges de l'Aristocratie: «*On vient de publier dix ou douze édits, qui font bien trois quart d'heure de lecture; je ne vous en ferai pas de détail, ils ne taxent pas encore l'air que nous respirons; hors cela, je ne sache rien sur quoi ils se portent*⁸». Elle suit la polémique de Voltaire contre Pompignan et lit ses trois satires: *Le pauvre diable*, *Le russe à Paris* et *La vanité* qui semblent un avertissement grave. Elle est convaincue que la polémique tourne à l'avantage des

(7) Ibid., p. 20.

(8) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 1er octobre 1759, p. 187.

encyclopédistes et pense qu'il faut minimiser la signification. Elle cherche à persuader Voltaire de s'isoler des autres philosophes et de se mettre à part. Elle le suscite à se désintéresser de ces polémiques et l'invite à lutter pour la protection du goût, celui de l'honnête homme.

La Marquise Du Deffand prend position aussi dans le scandale de la comédie de Palissot, *Les philosophes*. Lorsque la polémique se déchaîne, elle se montre peu satisfaite de l'engagement de Voltaire dans cette affaire et interrompt sa correspondance qui reprend par la propre initiative de Voltaire. Elle ne partage pas toutes les idées des philosophes mais voue une admiration à Voltaire et d'Alembert. «*J'ai mis beaucoup d'impartialité dans la guerre des philosophes, je ne saurais adorer leur encyclopédie, qui peut-être est adorable, mais dont quelques articles que j'ai lus m'ont ennuyée à la mort⁹*». Ses jugements sur les philosophes et les écrivains de son temps, comptent parmi les plus exacts que l'on puisse trouver comme l'observe Sainte-Beuve. Pour Madame Du Deffand, la philosophie existe surtout à l'échelon individuel. Elle considère que tout être doué de raison est un philosophe en herbe capable de réfléchir sur sa propre existence.

La Marquise s'accuse de n'avoir pas prévu d'économie pour le couchant de sa vie. Elle félicite Voltaire de son réalisme: «*Savez-vous Monsieur, ce qui me prouve le plus la supériorité du vôtre et ce qui fait que je vous trouve un grand philosophe, c'est que vous êtes devenu riche. Tous ceux qui disent qu'on peut être heureux et libre dans la pauvreté sont des menteurs, des fous et des sots¹⁰*». Elle admire Voltaire qui a su bien gérer ses richesses et lui fait de la réclame auprès de la Duchesse de Choiseul pour la vente de ses montres et de ses bas de soie.

La jeune Marie de Vichy, future Marquise Du Deffand perd la foi au couvent des Bénédictins de Tresnel, institution dans le style de Saint-Cyr de Madame de Maintenon, mais en modèle libéralisé.

(9) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 1er novembre, 1960, p. 91.

(10) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 28 octobre 1759, p. 195.

Madame Du Deffand dénonce la religion et partage avec Voltaire le même dédain pour des scrupules encombrants. Sur ce terrain, elle s'accorde le plus avec lui, lorsqu'ils ne se querellent pas. Un jeu de complice.

Elle écrit ses lettres en phrases indépendantes et courtes avec un choix précis de mots. L'important est de bien dire dans une clarté élégante. Lorsque la conviction est forte, la phrase prend de l'éloquence. Face à l'intensité d'émotion qui se partage dans la voix, les mots ne font pas un effet de style. La spontanéité de l'écriture remplace le travail conscient. Elle adopte dans son écriture la conversation, procédé qui traduit son génie improvisateur loin de toute concentration soutenue. Elle recourt ainsi à ce que j'appelle le «Parlécrit», une manière d'écrire proche de l'oral. Le prince de Beauveau lui disait: «Madame vous écrivez comme vous parlez».

Les traits d'esprit se rencontrent en abondance dans sa correspondance. Une nouvelle forme d'écriture qui la lie à Voltaire. Sur un ton enjoué, elle ne manque pas de se moquer de Voltaire, de sa communion et de sa confession devant témoin, lui qui renie tout un passé anticlérical et plaisante aussi sur elle-même. Pour expliquer son goût pour une vie de recluse, elle se compare à une vieille chèvre dont il ne faut pas déranger les habitudes. «Là où elle est attachée, il faut qu'elle broute¹¹». La Marquise fait parler sa sensibilité lorsque l'humour la touche profondément. «Vous m'indiquez toutes sortes de consolations propres à mon état et à mon âge. Je conviens qu'il n'y en a point d'autres; mais c'est pour la santé de l'âme ce que sont les infusions de tilleul, de camomille, de bouillon blanc, etc, etc... pour la santé du corps, ce qu'est aussi l'eau bénite contre les tentations du diable¹²».

Le recours à la virilité n'empêche pas l'évidente féminité de se poser en acte du désir, celui de se retrouver avec soi et de nier sa

(11) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 23 juillet 1760, p. 79.

(12) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 14 janvier 1764, p. 126.

solitude. En quête illusoire de Voltaire, Madame Du Deffand, à l'exemple d'Orphée épistolier, rencontre dans le miroir de son expression, son propre visage. Un investissement d'ordre affectif qui ne fait que retourner le message à celui qui en a été le destinataire. le «*J'écris plus pour moi que pour vous*», énoncé par la religieuse portugaise, semble désormais s'affirmer, mais Madame Du Deffand ne peut pas détruire le destinataire. Elle trouve du plaisir que l'autre soit aussi là. Elle se divertit en réclamant une réponse à Voltaire ou en s'inquiétant devant son silence. «*Ne résistez jamais, Monsieur, au désir de m'écrire; vous ne sauriez vous imaginer le bien que me font vos lettres; la dernière surtout a produit un effet admirable, elle a chassé les vapeurs dont j'étais obsédée*¹³». C'est la lettre indispensable, qu'elle considère comme un ordre de nécessité très important. Madame Du Deffand relance toutes les fois sa correspondance avec Voltaire, lorsque celle-ci commence à languir. Les lettres de Voltaire ont aussi leur rôle utilitaire et lui servent de sujet de conversation pour son salon. La lettre devient elle-même spectacle. Elle la lit publiquement et la fait circuler. «*Votre lettre est charmante, tout le monde m'en demande des copies*¹⁴».

Madame Du Deffand considère la lettre comme un espace de jouissance. Elle traduit son attachement à Voltaire et révèle ses sentiments. «*Je suis folle de vous, et eussiez-vous mille fois plus de tort avec moi, je vous aimerai toujours et n'admirerai que vous, je vous le déclare net*¹⁵». Attachement partagé, or certaines lettres de Voltaire laissent entrevoir une inclination pour la Marquise: «*Le plus vrai et le plus cher de mes désirs serait de passer avec vous le soir de cette journée orageuse qu'on appelle la vie*¹⁶».

En dehors de l'attachement que Madame Du Deffand porte à Voltaire, la lettre lui permet de cultiver le spleen à l'ère des lumières.

(13) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 26 mai 1767, p. 224.

(14) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 7 mars 1764, p. 131.

(15) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 5 septembre 1760, p. 83.

(16) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 3 mars 1754, p. 180.

La Marquise s'ennuie avec délice en agitant la mort et même le néant. «*Toutes les conditions, toutes les espèces me paraissent également malheureuses , depuis l'ange jusqu'à l'huître; le fâcheux, c'est d'être né, et l'on peut dire de ce malheur-là que le remède est pire que le mal*¹⁷». Elle se réjouit quand elle apprend que sa nièce est entrée en religion, au moins dit-elle, celle-ci ne donnera pas naissance à des malheureux. L'ennui de Madame Du Deffand est causé par le désenchantement d'une existence sans idéal et sans croyance. Dans sa fébrilité, elle se morfond et se plaint à Voltaire: «*Je n'ai qu'une pensée fixe, qu'un sentiment, qu'un chargin, qu'un malheur, c'est la douleur d'être née*¹⁸». Ennui sans lyrisme qui annonce la mélancolie des romantiques. Le néant devient le point d'aboutissement logique de toutes ses réflexions. «*Le néant, le néant, voilà ce qui vaut le mieux*¹⁹». Le mot «néant» revient plus d'une fois dans ses lettres à Voltaire, à Walpole et au Comte Scheffer. Elle utilise dans sa correspondance une métaphore Kafkaïenne en se servant de l'image de la taupe qui répercute dans l'ordre du signifié une écriture du manque. Le mot «taupe» perd tout pouvoir dénotatif et ne se projette sur rien. La connotation succombe. C'est l'absence de lumière qui évoque le territoire du féminin et rappelle la castration première.

Son souhait de mourir n'exclut pas son intérêt pour les activités mondaines. Elle joue un rôle de vedette dans son salon, assise dans son fauteuil, dont le haut dossier lui couvre la tête. C'est le célèbre tonneau. On dirait qu'elle se condamne à vivre dans un «cachot perpétuel». Son salon, de la rue Saint-Dominique devient une institution et attire les célébrités de l'époque. Il prend de plus en plus d'importance à la mort de la Duchesse du Maine qui rayonnait à la cour de Sceaux. Madame Du Deffand oublie son ennui en la présence de ses invités. Elle retarde le plus possible leur départ et se sépare à contre-cœur de ses visiteurs. Elle confie à Mademoiselle de Choiseul:

(17) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 28 octobre 1759, p. 57.

(18) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 28 février 1766, p. 204.

(19) Madame Du Deffand..., Lettre à Walpole, 20 février 1767, p. 202.

«*Je suis comme Zaïre, on me laisse à moi-même, je ne peux pas être dans de plus mauvaises mains*²⁰». Elle a toujours été une angoissée, il lui faut toujours recevoir des personnes pour apaiser ses tourments. L'heure du souper est d'une importance primordiale. C'est le grand événement de sa journée. Les portes du salon rouge et or s'ouvraient pour recevoir la foule des convives devant le grand feu de la cheminée. On voit la Marquise quelques jours avant sa mort, donner à souper chez elle, et s'occuper de ses convives. Face au pessimisme qui environne l'espace de ses lettres, nous sommes saisis par l'alliance d'une pensée féminine extrêmement sensuelle et d'un plaisir de la bonne chère. Madame Du Deffand savoure les petits plats préparés pour elle et pour ses convives. Un vrai divertissement culinaire que traduisent les délices du palais. «*Vivez longtemps Madame, vous qui avez un estomac et de l'esprit*²¹». De lettre en lettre, nous constatons l'imprégnation du corps dans l'écriture. Le féminin est là, avec l'importance accordée à la sensation que Madame Du Deffand considère comme étant la faculté d'un bonheur purement terrestre. Son approche de la vie et du monde ne repose en effet ni sur les mêmes critères ni sur les mêmes valeurs du courant rationaliste, lequel se caractérise par la volonté d'expliquer scientifiquement l'univers. Elle participe à la réaction anti-cartésienne à laquelle l'influence de Locke a donné une orientation nouvelle.

En tant que femme, elle aborde le monde par le biais de la sensualité qui donne à ses jugements une qualité irremplaçable. Car si l'écriture reproduit verbalement quelque chose du féminin, il se peut que l'importance accordée à la nourriture et à la sensation soit la transposition du vécu féminin interne. L'écriture est donc un mode de fonctionnement différent. C'est une représentation inconsciente de soi, déterminée par la présence du corps dans l'écriture. Un corps inscrit dans son réel et qui vit les infirmités de la vieillesse. Elle relate à Voltaire ses maladies et ses insomnies, et se plaint surtout de la perte

(20) Bernadetta Graveri, *Madame Du DEFFAND et son monde*, Lettre à Mademoiselle de Choiseul, 13 juillet 1766, Paris, Seuil, 1982.

(21) Voltaire, lettre à Madame Du Deffand, 8 février 1768, p. 234.

de sa vue. Mais elle ne renonce pas dans son infirmité à sa coquetterie. Ses yeux s'allument encore souvent et on retrouve ce regard d'aigle qu'elle promenait au salon de la Duchesse du Maine. Elle escamote sa cécité par l'élégance de ses gestes. Elle est toujours occupée à faire des noeuds ou à caresser ses chats angoras. Complètement aveugle, elle continue à tenir son salon, à échanger des visites et à dîner en ville. Voltaire qui souffre de troubles de vue dans sa vieillesse, se compare plaisamment à la Marquise. Il lui écrit sur l'enveloppe qu'il lui adresse «l'aveugle Voltaire à l'aveugle Marquise Du Deffand» à qui elle répond: «l'aveugle Du Deffand au soi-disant aveugle mais très clairvoyant Voltaire». Leurs lettres disent leurs états d'âmes, mais aussi leur état de santé. Mouvement de dévoilement qui se substitue à des moments de conversation.

Madame Du Deffand éprouve fortement la tentation d'écrire, mais les réticences sont plus fortes. L'espace de l'écriture est barré par des modèles masculins. «*Il faut être Voltaire ou végétier*²²». Elle place le génie de Voltaire sur un piédestal «*On est tout étonné, en lisant ce que vous écrivez, que tout le monde n'écrive pas bien, il semble qu'il n'y a rien de si facile que d'écrire comme vous, et cependant personne au monde n'en approche*²³». Un désir de dire son sentiment envahissant qui en fait la preuve de son amitié. Surtout Walpole et Voltaire l'encouragent à écrire pour combattre une crise dépressive très forte. Ils l'invitent à noter ses impressions et à composer une chronique de la société. Elle leur répond «*Je n'aime pas écrire. Je ne sais pas écrire. Je n'ai pas l'abondance des mots qui est nécessaire pour bien s'exprimer... Je n'ai point de style*²⁴». Cette inhibition face à l'écriture rappelle celle de Colette lorsqu'elle déclare: «*Non, je ne voulais pas écrire (...) dans ma jeunesse, je n'ai jamais, jamais désiré écrire. Non je ne me suis pas levée la nuit pour écrire des vers au crayon sur le couvercle d'une boîte à chaussures! Non je n'ai pas jeté au vent*

(22) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 22 mai 1764, p. 135.

(23) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire, 2 mai 1764, p. 139.

(24) Madame Du Deffand..., Lettre à Voltaire.

*d'Ouest et au clair de lune des paroles inspirées*²⁵. Quel paradoxe! Colette n'entreprend jamais de rapporter ses souvenirs que sur l'insistance de Willy alors que Madame Du Deffand refuse du vivant de Voltaire de se donner à l'écriture. L'absence de création la pousse à faire salon et à rassembler ceux qui créent. Position féminine par excellence. Acte qui se veut manqué et dans lequel éclate la sous-estimation de soi. Elle est prête à élever de ses propres mains un monument au grand homme et refuse de paraître à ses côtés. Le masculin étant pour elle le seul dépositaire de la fertilité intellectuelle.

C'est à la mort de Voltaire qu'elle éprouve un besoin de s'affirmer par l'écriture. La mort de Voltaire est le simulacre de la mort du père. La Marquise Du Deffand veut affronter Voltaire sur son terrain de prédilection et désire que sa propre correspondance soit publiée. L'écriture est la scène d'un profond déplacement. Elle veut faire découvrir un de ses aspects, la femme d'esprit. Madame Du Deffand opte pour ce genre féminin considéré comme l'écriture d'un manque. «*C'est un texte incomplet dans son mode d'être*²⁶». Une écriture de l'incertitude qui attend une réponse. Madame Du Deffand vit les deux versants de l'altérité et creuse dans son être une zone de permanente insatisfaction. La problématique de son écriture est celle d'une hybridité constitutive. Tout se passe comme si elle (Madame Du Deffand) voulait être homme et femme à la fois. D'ailleurs, Monsieur Du Chatel n'en revenait pas de voir en elle un «esprit mâle et nerveux» logé dans un corps «féminin et débile». C'est donc le mythe de l'androgynie qui rend compte des deux versants de sa personnalité. Nous tenons donc deux portraits de la Marquise dans sa correspondance avec Voltaire «*être de passion ici, être de raison là. Personne fragile pour les uns, féroce pour les autres*²⁷» comme le souligne Mouna Ozouf en décrivant la figure et la voix de Madame Du Deffand dans *Les mots des femmes*.

(25) Colette, *Œuvres Complètes, Journal à Rebours*, Paris, éditions du Centenaire, 1973, t. IX, p. 327.

(26) A. PAGES, *Stratégies Textuelles*, «la lettre à la fin du XIX siècle», *Littérature VIII*, 31 octobre 1978, p. 107.

(27) Mouna Ozouf, *Les mots des femmes*, Paris, Fayard, 1995, p. 49.

Dans cette nouvelle configuration, on voit bien comment une écriture androgynie peut venir se loger dans la correspondance Voltaire/Du Deffand comme dans les lettres mêmes de Du Deffand. Ceci rappelle la structure en abîme de ces poupées russes qui sont l'une dans l'autre. On retrouve ici le féminin, cette notion au cœur aujourd'hui des études féminines. Cette revendication, au lieu de subordonner son attachement à la composante masculin/féminin de l'être, s'enfonce dans cette particularité pour affirmer une identité où la femme n'est plus considérée comme l'autre.

BIBLIOGRAPHIE

- Colette, * Œuvres, *Les Vrilles de la Vigne*, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, T I, 1984.
 - * Œuvres complètes, *Journal à Rebours*, Paris, éditions du Centenaire, 1973, T IX.
- Graveri, B., *Madame du Deffand et son monde*, Paris, Klincksieck, 1992.
- Haroche-Bouzinac G., *Voltaire dans ses lettres de jeunesse*, Paris, Klincksieck, 1992.
- Madame Du Deffand, *Cher Voltaire*, une édition d'Isabelle & Jean-Louis Vissière qui réunit la correspondance de Madame Du Deffand avec Voltaire, Paris, éditions des femmes, 1987.
- Mounier E., *Traité de caractère*, Paris, Seuil, 1961, T II.
- Ozouf M., *Les mots des femmes*, Paris, Fayard, 1995.
- Pages A., *Stratégies Textuelles*, "La lettre à la fin du XIX siècle", in *Littérature*, VIII, 31 Octobre, 1978.